

***Béka Adamachvili***

***Bestseller***

“Translation funded by the European Union Prize for Literature (EUPL) under the Creative Europe programme”; “With support from the European Union Prize for Literature (EUPL) under the Creative Europe programme”

Ce livre est dédié aux arbres afin de les compenser pour les dommages infimes causés par cette page de dédicace.

## ***Table des matières***

Au lieu d'une « introduction »	4
I. Le pas « com' », ou un « hop ! » en Enfer	5
II. Diablement populaire	9
III. Lucie et les autres	12
IV. Les autres et Lucie	20
V. Un code pour un code	24
VI. Tueur en série	
VII. La Loi de Conan	
VIII. Cherchez Poe et vous le trouverez	
IX. Le Club des suicidaires anonymes	
X. Une carte de l'Enfer littéraire	
XI. Le Po(e)stmodernisme de Poe	
XII. Apogée	
XIII. $S=pr^2$	
XIV. Bestseller	
Épilogue	

## ***Au lieu d'une « introduction »***

Je n'arrive pas à croire qu'il puisse exister quelqu'un qui aime lire des introductions. Et en écrire—encore moins. Je suppose que c'est à cause du fait que la plupart des introductions sont aussi longues que la nuit du 21 décembre, aussi obligatoires que de se faire des compliments mutuels lors du Bal des Terminales, et aussi ennuyantes que les émissions qui passent à la télévision la nuit.

Cependant, et contrairement à tout ce qui vient d'être dit, cette introduction sera courte, et il n'y aura heureusement pas la place pour des phrases grandiloquentes comme « le style de l'auteur est saturé d'une flexibilité et d'une insouciance extrêmes », ou « et un remarquable symbolisme camouflé qui révèle », ou encore « le caractère éclectique du personnage principal révèle les origines calculées de sa mélancolie » et tant d'autres phrases similaires. Premièrement, car ce livre n'a aucun sens profond ou universel, et deuxièmement car il n'est pas chargé de symboles idéologiques aux sommets inatteignables pour tous—et le plus souvent pour l'auteur lui-même inclus.

Je vous préviens d'emblée que vous ne rencontrerez pas de gros mots dans ce livre, ni de scènes pornographiques ou provocantes qui permettraient par la suite à l'auteur d'étudier à quel point la bouche de notre société est bée. Au lieu de tout cela, vous découvrirez des scènes et des dialogues qui, d'une manière ou d'une autre, compenseront le manque cruel des choses citées à la phrase précédente, ou du moins en partie si pas complètement. En tout, ce livre est assez léger, divertissant, et selon le calcul grossier de l'auteur pourrait aisément être lu en six mille trois cent vingt-cinq exhalations.

Citons maintenant brièvement les lieux de l'action de « Bestseller »<sup>1</sup> : une part se déroule en France. Le choix de ce pays repose toutefois simplement sur la sonorité du nom du personnage principal—Pierre Sonage. La deuxième partie de l'histoire a lieu dans l'Enfer littéraire, et puisqu'il est plus simple de décrire le Diable

<sup>1</sup> L'auteur profite de cette occasion pour remercier particulièrement Alexandre Lortkipanidzé d'avoir proposé le titre du livre avant même son écriture.

qu'un coq, animal que tout le monde a déjà vu, tandis que personne n'a vu le Diable, l'auteur a effectivement trouvé l'Enfer plus facile à dépeindre que la France.<sup>2</sup>

Quoi d'autre ? Bienvenue à l'Enfer littéraire !

« Mahalaleel vécut 830 ans après la naissance de Jéred et il eut des fils et des filles. »

Genèse 5.16

« Ils mangèrent tous et ils furent rassasiés. »

Marc 6.42

« . »

« Ulysse », James Joyce, à la fin de chaque phrase narrative.<sup>3</sup>

### ***I. Le pas « com' », ou un « hop ! » en Enfer***

Pierre Sonage a pris la ferme décision de faire coïncider son suicide avec son trente-troisième anniversaire. Son raisonnement n'était pas banal : il n'a été ni témoin de violents ébats sexuels entre sa fiancée et son témoin avant son mariage ; ni perdu tour à tour sa tête, tout espoir et toutes ses possessions au casino ; ni approfondi ses pensées sur les origines de l'existence avant de s'embourber dans les marécages de l'orgueil ; et, et c'est là le plus important, ne croule pas sous les dettes non plus—sans bien sûr parler du but ultime de tout Homme, c'est à dire bâtir une maison, planter un arbre et avoir un fils. En réalité, lorsqu'il préparait son propre suicide, sa mission était beaucoup plus idéaliste que ne l'aurait pu être la simple perspective de résoudre l'éternel dilemme de l'immortalité de l'âme.

<sup>2</sup> L'auteur n'avait nullement l'intention d'inclure une périphrase quelconque ou de « propos astucieux », mais sa comparaison entre la France et l'Enfer reproduit celle de Confucius, qui a comparé leurs symboles, un « coq » et « le Diable », ne laissant simplement plus le choix à l'auteur. (Note de

<sup>3</sup> Ces citations n'ont aucun lien avec les événements qui se déroulent dans ce livre. L'auteur a simplement suivi la tendance et a essayé de créer l'illusion qu'une grande sagesse se cache au fond de cette œuvre. (Note de l'auteur.)

S'il était quelque chose, Pierre était lui-même écrivain. Ni tristement ni particulièrement célèbre, mais tout de même un écrivain. Il appartenait à cette catégorie d'artistes qui préfèrent écrire des livres à les lire, et ainsi que de nombreuses nouvelles, il avait déjà publié quatre livres. Il ressemblait un peu à Rubens—il aimait créer des œuvres à grande échelle. Mais malgré l'épaisseur de ses livres, et selon l'évaluation de ses lecteurs les plus friands, « ses œuvres étaient agréables à lire ». Cette évaluation était relativement positive, mais ne témoignait guère de beaucoup d'appréciation, puisqu'il cherchait à se maintenir sur le podium aux côtés de Beigbeder, Le Clézio et Houellebecq. De plus, seuls douze de ses lecteurs s'étaient déplacés lors du lancement de son dernier livre. Même si cet évènement n'avait certes pas été grandiose, tenu en secret à l'écart du grand public et accompagné d'un buffet limité à quelques bouteilles de vin et autant de baguettes de pain, nous devons bien admettre qu'une douzaine de lecteurs à l'âge de trente-trois ans reste un nombre relativement modeste.

Il y avait bien sûr une explication. Pierre était profondément convaincu du fait que « la société n'est pas suffisamment prête à comprendre le génie de ses idées », et que « certaines mesures efficaces doivent être prises » afin de tourner les gens vers la vérité vraie. Et c'est à ce moment-là que l'auteur s'est mis à élaborer dans sa tête le plan qui a donné naissance à cette histoire alambiquée...

*(Vu le fait que Pierre Sonage se suicidera avant la fin de ce chapitre, l'auteur ne voit pas la nécessité de décrire son apparence et sa personnalité à ce stade.)*

...Oui, Pierre a décidé de se sacrifier à son œuvre, puisqu'il savait que la mort a une particularité unique—celle d'augmenter le respect des gens pour les défunts.<sup>4</sup> Se suicider lui semblait donc être la seule façon d'atteindre une gloire éternelle,

<sup>4</sup> Il écrivit même dans l'un de ses livres : « Si seulement nous témoignions aux gens notre amour pour eux avec autant de force que nous le faisons après leur mort, peut-être vivraient-ils plus longtemps et plus heureux. »

puisque Pierre connaissait une autre maxime<sup>5</sup> selon laquelle « l'immortalité requiert avant toute chose d'être mort ».

Mais cela dit, puisqu'une personne ne se tue qu'une seule et unique fois, Pierre voulait aussi que cette occasion soit tout à fait remarquable et remarquée. Il se mit donc à préparer son suicide longtemps à l'avance. Dès le début, il exclut l'utilisation d'une corde, puisque la corde que Pierre trouva dans un placard était aussi miteuse que la méthode de son emploi. Il exclut également pour la même raison les armes à feu. Primo, il aurait été mort de peur de devoir appuyer sur la gâchette, et deuzio il était absolument convaincu qu'après sa mort, son cerveau méritait d'être conservé dans un meilleur lieu que sur le mur ordinaire d'une pièce ordinaire, peut-être même dans un bocal transparent rempli d'un liquide spécial et exposé dans un musée. À un moment, il envisagea d'avalier trente-trois somnifères, mais réalisa ensuite qu'après l'autopsie personne n'aurait pu deviner leur nombre exact, et que ce symbole n'aurait donc jamais figuré dans l'histoire de la littérature. Bien sûr, il aurait pu inclure cette information dans sa lettre d'adieu, mais la phrase « J'ai maintenant trente-trois ans et c'est pourquoi j'ai décidé de prendre trente-trois somnifères »... « Nooon » pensa Pierre, « ça sonne si primitif que je préférerais me tuer plutôt que d'écrire un truc pareil. »

Il y avait après tout d'autres options pour se tuer : s'immoler publiquement sur la place principale de Rouen, quitter le flot de la vie en sautant dans les flots de la Seine, goûter du poisson « fougou » cru, faire un emprunt à une banque, ou finalement tomber sous un train les bras pleins de ses propres livres, et par un marketing si agressif et des hurlements désespérés attirer et renforcer l'attention des passagers.

<sup>5</sup> L'auteur aurait bien sûr pu utiliser des mots comme « vérité », « axiome » et « sagesse », mais puisqu'il est maximaliste, l'auteur a également décidé de créer l'illusion de l'intellectualité. (Note d'un auteur intellectuel.)

Mais puisque Pierre croyait aussi qu'il voyait l'avenir, debout sur l'épaule de Newton,<sup>6</sup> il décida de regarder la mort dans les yeux d'un point aussi élevé que possible. La lune et le Mt. Everest, il exclut bien sûr dès le début. La lune parce qu'elle était trop éloignée, et le Mt. Everest parce qu'il n'était pas si proche non plus. Aussi, il était peu probable que quelqu'un aurait considéré comme un acte de suicide la transformation d'un écrivain français en satellite orbital ou en bloc de glace enneigé. En admettant bien sûr qu'on eut déjà pu le trouver. C'est pourquoi Pierre choisit, le cœur chaud et le sang froid, une hauteur qu'il n'aurait aucun mal à atteindre.

Et voilà comment il se retrouva à Doubaï pour son anniversaire. Dans une ville qui avait été bâtie à partir de rien, et qui devait maintenant créer l'avenir de Pierre à partir de rien...

*(Étant donné le fait que l'auteur haït toute sorte de description d'un paysage dans lequel la mémoire refuse de se rappeler le relief et le bas-relief de détails décrits avec des mots chics—la description touristique de Doubaï est intentionnellement omise. Et puis trouver une photo de la « Burj Khalifa » sur Google prend moins de temps que de lire une description de trois pages.)*

Pierre vit la Burj Khalifa de ses propres yeux, prit l'ascenseur de ses propres pieds, appuya sur le bouton des étages supérieurs de son propre doigt et sentit avec ses propres oreilles la pression changer avec l'altitude. « Nous avons tous notre propre Golgotha » dit-il à une jeune femme de vingt-deux ans qui quitta par la suite l'ascenseur au 28<sup>e</sup> étage très confuse, et passa sans doute quelques minutes à réfléchir à cette phrase. Entretemps, rien d'autre ne se passa dans l'ascenseur qui aurait pu changer la vie de Pierre. Aucune femme sexy ne l'y rejoignit, à qui Pierre aurait pu faire atteindre les sommets du plaisir ; et puis l'ascenseur ne subit aucune panne de courant que Pierre aurait pu interpréter comme un signe divin. Au contraire, la cabine de l'ascenseur mit si longtemps que Pierre Sonage réussit à

<sup>6</sup> Preuve du fait que l'auteur ne connaît pas le mot « maxime » purement par hasard, il utilise et aggrave même l'expression de Newton : « Si j'ai pu voir plus loin, c'est que je me tenais sur les épaules de géants », dans laquelle Newton faisait quant à lui référence aux grands chercheurs qui l'ont précédé.



bâiller trois fois, prendre trois « selfies », chanter sa mélodie préférée plusieurs fois, trouver une nouvelle idée de livre, et rédiger dans sa tête un nouveau texte sentimental dénonçant notre monde impitoyable auquel il aurait pu penser lors de sa chute libre. Pour se consoler, il se dit que descendre prendrait beaucoup moins de temps que monter.

Les psychologues disent (ou, plus précisément, certains disent que les psychologues disent) que les gens qui regardent dans le vide commencent à avoir envie de sauter. Mais ce n'était pas le cas de Pierre. De plus, si son *salto mortale* n'avait pas été organisé à des fins de « com' », Pierre aurait peut-être même changé d'avis. Cependant, s'imaginant le pic de sa gloire au sommet de ce pic architectural, il balaya cette hésitation de sa main et fit son pas promotionnel dans le vide...

...Et sa chute dura si longtemps qu'en chemin aérien Pierre pensa tout d'abord à la théorie de Galilée concernant la chute des corps, puis à Dieu—et à la fin, lorsqu'il atteignit le carrefour les bras ouverts, très fortement à la Loi universelle de Newton sur la gravitation...

## ***II. Diablement populaire***

Les obsolètes comparaisons idiomatiques et parfois idiotes ont toujours irrité Pierre. Il préférerait de loin écrire « sa voix était aussi douce qu'un mois de novembre » plutôt que de la comparer aux caractéristiques uniques des cordes vocales d'une sirène. Lorsqu'il décrivait la beauté de quelqu'un, au lieu de parler d'un « ange », il écrirait que « cette personne était aussi belle que son reflet ». D'autant plus que personne n'a jamais entendu la voix d'une sirène, et que les anges ne nous ont jamais éblouis de leur apparence.

Mais malgré tout cela, la première chose que Pierre ressentit en ouvrant ses yeux était une *chaleur d'enfer*. Il avait pensé pour une raison ou une autre qu'il verrait des ampoules identiques défiler au plafond d'un couloir d'hôpital, mais il fut déçu. Tout d'abord parce qu'il était couché par terre dans un état physique tout à

fait incompatible avec sa chute du 147<sup>e</sup> étage, et aussi parce que le portail devant lui ne ressemblait en rien à l'entrée d'une unité de soins intensifs.

Pierre se leva. Le portail était grand, érigé au sein d'un arc de triomphe et flanqué sur les deux côtés par une clôture d'énormes obélisques noirs. Dans le silence, un homme d'une quarantaine d'années se tenait près du portail, le visage souriant et habillé selon une mode moyen-âgeuse depuis longtemps oubliée. À ses côtés se dressait, attaché par un ruban coloré, un chien qui crachait du feu de temps en temps, laissant des traces écarlates dans l'air.

**« Ne craignez rien ! Le chien est en réalité très calme, ce n'est pas de sa faute, c'est Conan Doyle qui l'a créé ainsi, c'est un stagiaire—Cerbère est en vacances... »**

L'homme à l'accent italien, qui avait tout de suite calmé Pierre, décida d'employer un langage plus normal dès sa prochaine phrase, puisque cet écrivain du XXI<sup>e</sup> siècle aurait trouvé sa façon de parler quelque peu risible.

Pierre se gratta la tête. Le plus souvent, il faisait ça lorsqu'il était confus. Et il était maintenant aussi confus que James Cook ne l'avait été lorsqu'il réalisa soudainement que les aborigènes de Hawaï n'allaient pas lui donner à manger, mais plutôt le prendre pour manger. « Je vais maintenant me réveiller et tout ceci finira d'une manière tout à fait banale » se dit Pierre, et puisque nous sommes toujours courageux dans nos rêves, il se dirigea d'un pas ferme vers l'homme italien.

Près du portail, aux côtés de l'homme et de son chien, se trouvait également un appareil blanc ressemblant à une espèce de cadre. De marque « Diabble », l'appareil arborait un logo composé d'une pomme mordue deux fois autour de laquelle s'enroulait un serpent blessé.

*(L'auteur est, hélas, certain d'avoir découvert une allusion très spéciale.)*

« C'est un détecteur d'espoir. Nous essayons de nous tenir au courant des derniers progrès technologiques—ou plutôt de garder la main dessus » dit l'Italien en déverrouillant l'appareil de l'effleurement de son doigt sur l'écran. « *Vivere est*

*militare...*<sup>7</sup> Voilà pourquoi, s'il vous reste des espoirs, vous devez les laisser ici avant d'entrer. »

« Et donc...? » Pierre comprit qu'il ne pouvait plus rien comprendre.

« Et donc j'espère vraiment qu'il ne vous reste aucun espoir. »

« Même mes lecteurs n'ont plus aucun espoir pour moi » sourit Pierre en décidant de continuer à vivre ce rêve. « J'ai laissé derrière moi tout ce que je possède. Hmmm... Dans ma vie antérieure, *signor...* ? »

« Alighieri, Dante Alighieri » lui dit l'homme pour l'aider avant de taper « 1984 » sur l'écran afin d'ouvrir le portail. « Dans ce cas, bienvenue—aux Enfers littéraires. »

\*\*\*

« L'espoir laissé pour compte » se réalisa.

Dit d'une façon banale : Pierre n'aurait jamais pu rêver de l'amour d'une telle personne, même lorsqu'il était encore en vie.

Y suffirent une poignée de reportages sentimentaux à la télé—« le pas sans espoir d'un écrivain prometteur », montrant l'étonnement forcé du visage et le scepticisme prudent d'un voisin, « mais il avait l'air si heureux ces derniers temps », les paroles du discours du Président exprimant la « douleur énorme de cette énorme perte... », suivi de plusieurs articles de tabloïd soutenant que « sa mort avait été commanditée », qu'il avait « simplement glissé », qu'il s'était donné la mort « à la suite d'une déception sentimentale » (et les journalistes trouvèrent effectivement une certaine Victoria dont « Pierre a embrassé à deux reprises avec trois secondes d'intervalle le coin droit de la lèvre supérieure il y a sept ans »), qu'il « avait en fait été homosexuel, et Victoria s'appelait Victor », qu'il « était au courant de plusieurs secrets d'État ». Que ci, que ça. Mais en fait qu'il...

<sup>7</sup> En latin « Vivre, c'est se battre ». Cela dit, cette phrase latine et les autres ci-dessous n'ont pas forcément de lien avec l'histoire. L'auteur trouve simplement que le latin rend le texte plus chic.

Ce battement de cœur télévisuel était partagé par la presse. « Un auteur de prose à la mort poétique » écrit un journal. À ce qu'il y avait précisément de poétique à s'écraser le front sur le bitume après une chute vertigineuse, seul le journaliste en question le savait. « Ses livres sont comme le bruissement de la pluie qui rafraîchit nos esprits affamés par la routine du quotidien » écrit un autre, critique culturel âgé. « Pierre souffrait d'altrophobie,<sup>8</sup> sinon il aurait atteint son sommet créatif » écrit un troisième, auteur auto-satisfait. « Eut-il vécu quelques siècles plus tôt, il aurait écrit avant la mort de Napoléon : France, armée, Joséphine, Pierre... » écrit le quatrième, célèbre critique littéraire, en se disant que s'il avait au moins lu un seul des livres de Pierre, il aurait pu écrire une conclusion bien plus compétente.

Les lecteurs furent remplis d'un tel enthousiasme sans bornes que les étagères dédiées aux livres de Pierre furent dénudées en quelques jours. Sur les réseaux sociaux apparurent de nombreux messages glorifiant Pierre, son nom décoré de nombreux petits visages souriants, « le Proust/Sartre/Flaubert/Mérimée de notre époque », « caryatide<sup>9</sup> sur laquelle reposait toute la littérature française », « jongleur littéraire qui jonglait les mots », « génie dont les livres n'avaient jamais besoin de marque-page », et ainsi de suite par milliers. Cette condoléance verbale était accompagnée d'une telle pléthore de symboles montrant des cœurs et des baisers passionnés que l'on a brièvement craint une nécrophilie de masse. Les gens portaient son deuil, le pleuraient, remplaçaient la photo de leur profil en ligne avec celle de Pierre, et son image s'améliorait de plus en plus.

Quoi qu'il en soit, d'un seul pas en avant, Pierre avait enfin réussi à accomplir quelque chose qu'il avait passé trente-trois ans à essayer, en vain : il était devenu un dieu.

<sup>8</sup> L'auteur sait bien que l'absolue majorité des lecteurs seront trop paresseux pour chercher le sens de ce mot, et les informe donc lui-même que l'altrophobie est une peur de la hauteur.

<sup>9</sup> L'auteur prit la peine de chercher sur Google le sens précis du mot « caryatide », et découvrit qu'il s'agit d'une « colonne de forme humaine supportant un bâtiment ».

### **III. Lucie et les autres**

« Comme je vous l'ai dit, ici c'est l'Enfer littéraire » Dante se mit à parler d'une voix qui ressemblait à celle des gens qui donnent des discours, qui écrivent des choses au marqueur sur des tableaux et sont persuadés qu'ils sont bien plus intelligents que leur public, « mais apparemment chaque apparence est une farce et l'Enfer n'est pas aussi effrayant que je ne le pensais. Les conditions au Paradis sont évidemment bien meilleures, mais ici en Enfer tout le monde est beaucoup plus intéressant.<sup>10</sup> Le seul désavantage c'est qu'ici l'écrivain est puni en fonction de ses péchés littéraires, c'est à dire qu'on lui fera subir les mêmes tourments qu'il infligeait à ses lecteurs... »

Les impressions de Pierre se limitèrent à « Aïe... », puisque le tempo rapide des paroles de Dante ne lui laissa pas le temps de penser plus.

« ...En principe, d'autres punitions ne sont pas exclues non plus. » Dante, comme Einstein vieux, n'arrivait plus à garder sa langue dans sa bouche. « Certains sont empêchés de fumer lorsqu'ils écrivent, d'autres de boire du café—comme Balzac, par exemple, parce que si on l'avait autorisé à en boire, il en serait mort.<sup>11</sup> »

*(Pendant que Dante parle, l'auteur en profite pour vous dire qu'il n'a nullement l'intention de décrire, ni maintenant ni plus tard, la splendeur des prairies qui ondulent au vent, ni de décrire l'apparence et les caractéristiques d'une quelconque étrange créature comme le quetzal cichlidé, les détails des vêtements que portent divers personnages, la façon dont a été sculpté le mobilier antique dans leurs chambres, ou le raffinement des poils de leurs pommettes. Voilà pourquoi Dante est habillé de la façon que votre imagination associe avec les habits d'une personne au Moyen Âge .)*

<sup>10</sup> Ici l'auteur rappelle à Dante que lorsqu'il répète les citations des autres, il serait une bonne idée de respecter leurs droits d'auteur.

<sup>11</sup> Il en est effectivement mort. (Note ironique de l'auteur.)

« La punition suprême reste la crise de la créativité » continua Dante. « Dumas y fut condamné dès son arrivée, mais pour qu'il ne perde pas la raison d'autres écrivent des livres pour lui... »<sup>12</sup>

...Pierre traversait toujours cette phase de transition que connaît l'étonnement d'une personne qui pense rêver et n'a pas vraiment de bonnes raisons de croire que ce qui se passe autour d'elle est réel. Mais l'Enfer ne ressemblait pas du tout à l'Enfer, du moins selon le sens communément accepté du mot. L'endroit méritait même moins d'être qualifié d'« enfer » que certains quartiers de Paris (où Pierre aurait tant aimé vivre) ou de Cannes (où il vivait vraiment). Les rues étroites étaient pavées des pages que des lecteurs avaient brûlées ou arrachées au fil du temps (« Les lecteurs ne valaient parfois rien, et parfois c'étaient les livres eux-mêmes » lui expliqua Dante), et ci et là les murs arboraient des affiches électorales à moitié déchirées.<sup>13</sup>



## Abattoir 5

<sup>12</sup> Ceux qui décidèrent de sa punition en Enfer ont dû se baser sur la croyance assez répandue qu'Alexandre Dumas père ne faisait que préparer des petites ébauches de chapitres, et que ses livres étaient en réalité écrits par des nègres.

<sup>13</sup> « Abattoir 5 »—Célèbre œuvre de Vonnegut. Mais il reste à savoir pourquoi une œuvre dont l'auteur souligne la célébrité finit dans une scholie.

Vonnegut—Autocrates

Nous vous promettons une vie infernale !

« Et là-bas se trouve l'endroit le plus désagréable des Enfers » dit Dante en montrant une rue de la main. « C'est la rue de la Morgue... et il s'y passe des choses que même le baron de Münchhausen aurait du mal à imaginer... »

« Est-ce que tout le monde subit une punition ? Le serai-je aussi ? » Pierre, à cet instant, ne s'intéressait guère à l'idée d'évoluer d'une morgue à l'autre.

« Mais bien entendu. C'est l'Enfer, après tout ! *Mea culpa*. Si vous vouliez vous reposer, vous auriez dû rester dans votre Cannes et continuer de profiter des plages dorées de l'azur Méditerranée... ou un de ces trucs que vous font miroiter les agences de voyage dans leurs prospectus. Et puis c'est pareil pour moi : j'ai commencé à m'intéresser aux affaires infernales, et maintenant je dois raconter et répéter la même histoire à chaque nouveau-venu et leur servir de guide. *Repetitio est certes mater studiorum*,<sup>14</sup> mais ça fait si longtemps que je répète encore et toujours la même chose que je me sens comme le corbeau de Poe.<sup>15</sup>

« C'est un excellent poème » inséra Pierre, pour la simple raison que les paroles de Dante se prolongeaient encore et atteignaient déjà une dixième ligne, et que ce monologue aurait pu commencer à ennuyer le lecteur.

« Et puis de toute manière, de nos jours tous ceux qui rédigent une petite esquisse sur une fille qui court les pieds nus sous la pluie ou qui comparent le vénérable front plissé d'une personne âgée à un ravin embrumé prétendent être des écrivains et commencent à vouloir faire publier leurs livres... Je ne peux même en tenir Gutenberg pour responsable... Il s'est assuré sa place éternelle dans la mémoire des gens et repose en paix au Paradis des inventeurs, récompensé pour sa

<sup>14</sup> « La répétition est la mère des études. » Vous connaissez sans doute déjà cette expression, mais il n'en reste que *REPETITIO EST MATER STUDIORUM*.

<sup>15</sup> Le corbeau du poème de Poe répète toujours les mêmes paroles—« Jamais plus ! »

contribution au monde des livres. Tandis que moi, à cause de sa stupide invention, je dois servir de guide à au moins dix écrivains par jour. On dirait qu'il y aura bientôt plus d'auteurs que de lecteurs. »

« Et comment serai-je puni ? » demanda Pierre en se rappelant ses quatre livres et ses douze lecteurs.

« Ça, c'est le Comité infernal de Méphistophélès qui le décidera, mais comme je vous l'ai dit plus tôt, ici les écrivains sont punis sur la base des clichés qu'ils ont infligés à leurs lecteurs. Une sorte de *divide et impera*... ou un truc du genre... »

« Ici, dans cette pièce plongée dans le noir, sont enfermés les auteurs qui créaient l'illusion d'une grande allusion par des phrases qui ne contenaient en fait rien de symbolique. Alors, ça vous plaît ? Vous grattez quelque chose sur une feuille de papier, et un chercheur se tord plus tard le cerveau en cherchant à comprendre le sens de l'allusion aux "lis des champs" dans l'Évangile de Matthieu, ou la raison pour l'enthousiasme botanique de l'auteur. »

« Et que font-ils dans cette pièce sombre ? »

« Ils y cherchent le chat du Cheshire. Mais voulez-vous savoir la vérité ? » demanda Dante en accompagnant un grand sourire d'un petit clin d'œil sournois. « En fait, il n'est pas là du tout ! »<sup>16</sup>

Eut-il su la nature de sa propre punition, il se peut que Pierre aurait également souri, mais en se rappelant ses métaphores polysémantiques, il arrêta net son sourire à mi-chemin sur le bout de ses lèvres.

« Et là-bas se trouve la forêt de Sherwood... dans laquelle rôdent les écrivains coupables de plagiat, mais n'ayez pas peur d'eux. Ils plagient principalement les œuvres classiques. Ils sont condamnés à voler des métaphores dorées, des

<sup>16</sup> Fidèle à l'ironie du destin, la punition à laquelle nous faisons allusion contient elle-même une allusion à une phrase de Confucius : « Le plus difficile est de trouver un chat noir dans une pièce noire, surtout s'il n'y en a pas. »



comparaisons brillantes et des idées précieuses de roman, trésors littéraires qu'ils doivent ensuite donner à des auteurs débutants ou médiocres. »

« Vous voulez dire à ces gens-là ? » demanda Pierre qui avait aperçu des gens qui marchaient vers la forêt de Sherwood.

« Non, ça ce sont les écrivains auto-acclamés, qui travaillent constamment par ici jusqu'à ce qu'ils aient planté suffisamment d'arbres dans la forêt pour remplacer ceux qui ont été utilisés pour publier leurs livres sans intérêt. »

Ici Pierre se rappela l'épaisseur de ses romans et eut un frisson désagréable.

« Ceux-là me font particulièrement pitié » dit Dante en montrant du doigt un groupe de personnes debout au bord de la route. « Ce sont les écrivains qui n'ont jamais vraiment fait usage de dialogues et les pauvres lecteurs qui ont attendu leur apparition au cours de douzaines de pages. »

« Les dialogues sont vraiment importants » s'accorda Pierre avec l'intention de rejoindre ce dialogue. « Et ces personnes-là, attendent-elles également quelqu'un ? »

« Oui » dit Dante avec un nouveau sourire sournois, « Godot... »

\*\*\*

« Il n'y a pas de véritable *happy end*—C'est simplement l'art de placer un point à la ligne au bon moment. »

« La vie comme un film », 2010, Pierre Sonage

Lucie avait une passion photographique : à chaque fois qu'elle voyait une surface réfléchissante, elle se prenait en « selfie ». Son visage sur une tasse, dans le miroir d'une voiture, dans la pupille d'une amie, sur le pommeau de la douche, avec son iPhone sur l'iPhone de quelqu'un d'autre, dans les cercles concentriques d'une flaque après la pluie, et dans de milliers d'autres endroits. De plus, elle prenait bien plus de « selfies » que de douches dans sa propre salle de bain, et croyait sincèrement qu'une photo était l'art de figer un instant. Un truc comme *carpe diem*.

Lucie était une « hipsturpide »<sup>17</sup> ratée. Elle essayait toujours de maintenir une barrière insurmontable, tel un seuil, entre elle et les masses, mais dans ses conversations quotidiennes Lucie n'utilisait jamais l'expression « seuil » et d'autres archaïsmes semblables. Au contraire : elle utilisait une terminologie si moderne que la plupart du temps elle n'en comprenait pas elle-même le sens. Pendant la journée, elle portait toujours d'énormes lunettes de soleil colorées, tandis que la nuit elle ôtait son masque et ses lunettes de « hipsturpide » et se transformait statistiquement parlant en fille moyenne—pleine des sentiments habituels que nous ressentons la nuit mais trouvons ridicules lorsque nous nous réveillons, et pleines de pensées inhabituelles pour les « hipsturpides », comme par exemple « l'avenir est le passé à venir » et « le passé, c'est l'ancien avenir ». Elle était belle. Pas aussi belle que ces filles à qui ses amis écrivent des compliments par pure politesse. Vraiment belle. Avec de longs cheveux châtain et des yeux verts bien ronds. Elle aimait écrire près du téléviseur le son coupé et re-revoir des films qu'elle avait déjà vus trois ou quatre fois avec ses amis—afin de pouvoir observer leurs réactions à ses moments préférés, voilà pourquoi.

Lucie avait atteint l'âge auquel les filles préfèrent plutôt dissimuler leur journal intime que leur âge. Ceci dit, elle ne voulait pas devenir l'Anne Frank française, et trouvait son journal—« relicte brontosaurienne de l'Âge de Brontë »—un peu vieillot au XXI<sup>e</sup> siècle. Un blogue serait plus approprié à notre ère. Un journal intime en ligne dans lequel elle pourrait tout écrire sans perdre ni son image de « hipsturpide » ni son anonymat : « J'adore l'automne. Le suicide des feuilles. Pourquoi Dieu ne pouvons-nous pas toujours être en automne ? »

En règle générale, Dieu ne prêtait pas beaucoup d'attention à ce genre de sollicitation venant de Lucie. Ceci dit, de son côté, Lucie ne croyait pas complètement à l'existence, quelque part à la jonction de la stratosphère et de la mésosphère, d'un être capable d'écouter plus de six milliards de personnes par jour. Pour Lucie, Dieu jouait en quelque sorte le rôle d'un placebo, un moyen d'atteindre

<sup>17</sup> « Hipsturpide »—une tendance inventée. Un mélange de « hipster » et de stupidité.

un but par la simple croyance. Et puis de toute façon, Lucie avait déjà un dieu incarné sur terre :

*« C'est la présentation du livre de Pierre aujourd'hui !!! Je l'attends comme quelqu'un qui se réveille un lundi matin—attend le vendredi soir !!! »*

...Pierre était un auteur. Peu connu et pas vraiment une grande figure du public, mais un auteur tout de même... Cependant, Pierre avait beaucoup de mal à maintenir sa place sur le podium aux côtés de Beigbeder, Le Clézio et Houellebecq. De plus, seuls douze lecteurs se sont donnés la peine d'assister à la présentation de son nouveau livre...

Dont—Lucie.

Pierre connaissait Lucie de loin. Au degré de connaissance qui peut exister entre un auteur et son lecteur, autrement dit signer un exemplaire du livre et dire quelques phrases dotées d'un peu d'esprit. Ces phrases étaient pour la plupart prononcées par Pierre, tandis que Lucie n'a fait que sourire. Mais lors de la dernière présentation, Pierre l'avait même appelée par son nom. Lucie fut aussi surprise qu'elle l'aurait été si Pierre l'avait appelée par son nom, c'est à dire que c'était aussi inattendu que cela devait être. C'est tout. Et Pierre a ensuite dit quelques phrases plus ou moins bien tournées, et tout est rentré dans l'ordre.

...Bien des jours plus tard, assise près d'un arbre à l'apparence déjà un peu automnale, Lucie découvrira que rien n'est aussi simple qu'elle ne se l'était initialement imaginé. Elle le découvre au moment où, après s'être assise confortablement sous un arbre dans le parc, elle se mit à lire le livre de Pierre et remarqua sur la soixante-et-onzième page les gribouillages au stylo de quelques nombres, quatre mots et un étrange dessin. Ceci se passa précisément lorsque Pierre prit l'ascenseur du gratte-ciel afin de gravir les sommets de la gloire et se mit à parler du partage individuel du fardeau de Golgotha avec la passagère qui montait au 28<sup>e</sup>. Quant à elle, Lucie était déjà très absorbée par sa lecture et ne prêta aucune attention au silence fatigué du brouhaha du parc qui se fit lentement autour d'elle. Dans les livres, ce genre de silence est le plus souvent qualifié de sinistre. Aussi sinistre qu'un coup de téléphone à cinq heures du matin.

Et il fut suivi par—hop...

Et sa chute dura si longtemps qu'en chemin aérien Pierre pensa tout d'abord à la théorie de Galilée concernant la chute des corps, puis à Dieu—et à la fin, lorsqu'il atteignit le carrefour les bras ouverts, très fortement à la Loi universelle de Newton sur la gravitation...

...Une feuille morte tomba en silence sur le livre. « Encore un suicide de l'automne » pensa Lucie en refermant le livre sur la feuille, « elle fera un magnifique marque-page. »

#### ***IV. Les autres et Lucie***

Avant de trouver son abri final, Pierre dut traverser tout l'Enfer à pied. Baker Street était aussi longue que, par exemple, le mot Hippopotamemonstrosoquolibetophobie,<sup>18</sup> et aussi ennuyante que, par exemple, « Buddenbrooks ». Les deux côtés de la rue n'étaient qu'un alignement de maisons sans vie. Le quartier était désert. Seul un homme marchait dans la rue.

« Pauvre Kerouac » dit Dante, « il déambule à longueur de journée ».

Avec chaque nouvelle forme de punition qu'il découvrait, Pierre se rappelait ses propres péchés littéraires, et était pris des sueurs les plus froides possibles au milieu de l'Enfer.

Baker Street était sinon une rue ordinaire. Une « *via dolorosa* » comme le nota Dante.<sup>19</sup> Comme dans toutes les rues, il y avait les enseignes habituelles (« Tatouages bon marché et sans douleur—Larsson et Cie. ») et les murs étaient marqués de pochoirs (le visage de Stendhal en rouge sur fond noir) et de graffitis (« Tu es bien plus que Virginia Woolf dans la pièce »—O. Tchiladzé). Dans l'Enfer

<sup>18</sup> Une phobie des mots très longs, dont l'auteur ne souffre apparemment pas.

<sup>19</sup> En latin, « voie douloureuse ». Lorsqu'il le souhaite, Dante choisit des phrases en latin tout à fait pertinentes à différentes situations.

littéraire, le crépuscule s'assombrissait d'une manière non-littéraire. Des halos de lumière clignotaient çà et là.



« Un nouveau projet énergétique par Goethe sera bientôt mis en service, et il y aura plus de lumière<sup>20</sup> par ici » dit Dante en parlant de l'avenir de Baker Street, avant de remarquer une affiche de concert maladroitement collée sur le mur d'un immeuble. « Mais nous nous amusons aussi parfois » poursuivit-il, « surtout après l'arrivée de Kafka. Il a subi une telle métamorphose qu'il en est devenu méconnaissable. Il s'est mis à chanter et a fondé un groupe à lui tout seul—Le Beatle.<sup>21</sup> Tout ceci n'est qu'à l'étape de projet, toutefois... »

...Toutefois, Pierre n'écoutait plus vraiment Dante et réfléchissait plutôt au fait qu'insérer des phrases comme « Pierre n'écoutait plus vraiment Dante et réfléchissait plutôt au fait que... » ne disait pas grand chose, et était aussi obsolète

<sup>20</sup> Des mots tout à fait normaux pour Dante—mais les dernières paroles de Goethe.

<sup>21</sup> Une allusion toute prête à Samsa, qui s'est métamorphosé en insecte.

que les bombes désamorçées à la dernière seconde dans les films hollywoodiens ou les sirènes de la police à la fin des scènes de fusillade...

« La plupart des écrivains qui habitent cette rue sont des classiques. Du coup, leur punition est également un peu classique et individuelle » continua Dante en passant devant le petit monument sous lequel est enterré la tête d'un chien inconnu. « Prenons Victor Hugo, par exemple. Son sens du détail était aussi scrupuleux que celui d'une personne cherchant à prononcer le mot "scrupuleux". Voilà pourquoi il doit décrire tout ce qui a été jugé "indescriptible" dans le monde de la littérature... »

Pierre savait qu'on était tenu de dire soit du bien d'un auteur classique, soit rien, puisque leurs noms sont aussi intouchables que le sont d'habitude leurs livres—sur les étagères. Ce qu'il savait également, c'était que de pareilles digressions lyriques et profondes étaient aussi superflues que les deux autres volets des « Trois Mousquetaires » et tout aussi ennuyantes que des comparaisons qui commencent par « tout aussi » à chaque phrase...

« Boulgakov subit sa torture par là. Il écrit, et écrit et écrit, et à chaque fois qu'il se prépare à placer son point final—Bradbury arrive et brûle son manuscrit. *Dum spiro spero...* »

« Mais le plus misérable reste Joyce. Depuis son arrivée, on l'a forcé à écrire des scholies pour les scholies de ses livres. Il n'a jusqu'ici réussi qu'à en écrire dix mille deux cents pages... »

« Vais-je encore devoir me promener longtemps ? » se demanda Pierre, et cette fois-ci il se mit à réfléchir à l'usage fréquent et déplacé du verbe « se demanda »—que se passerait-il si les écrivains utilisaient la technologie des trois flocons plus souvent ?

\*\*\*

« Le manque n'est pas un phénomène temporel mais spatial. Vous ne verrez peut-être pas quelqu'un pendant tout un mois, mais dès que cette personne se rend quelque part et que les chances de la rencontrer sont zéro, cette personne vous manquera dès la première semaine. »

En plus d'être une « hipsturpide », Lucie était également rétrosexuelle. En sa qualité d'« hipsturpide », elle adorait l'art contemporain (les figures amorphes empilées les unes sur les autres, les tableaux de peinture éclaboussée çà et là sur une toile, les installations réalisées à partir d'objets dont quelqu'un s'était débarrassé), et en tant que rétrosexuelle, elle adorait tout ce qui était vieux (sauf le pain, bien entendu). Cependant, le mot « adorait » utilisé ici n'exprime pas autant la réalité que les mots « son image d'elle-même l'obligeait à les adorer », puisque Godard était vénéré comme Dieu dans les milieux qu'elle fréquentait, et si nous nous rappelons Fellini, Tarkovski et Bertolucci, ce monothéisme initial laissait déjà la place à un polythéisme de réalisateurs...

...Et ce soir-là également, lorsque Lucie entendit parler de la chute libre de Pierre, elle était dans un vieux cinéma en train de regarder une des divines comédies de ces Dieux. Ou, plus précisément, « un film de Fellini ». Mais après une demi-heure de lutte avec elle-même, Lucie dut admettre que même Fellini peut être ennuyant. Elle dédia donc la prochaine demi-heure à se demander comment quitter le cinéma sans que ses amis ne l'accusent de sacrilège cinématographique. Son salut vint d'un téléphone qui sonne...

« Une tragédie pendant une comédie » écrit Lucie plus tard sur son blogue, « le moment le plus horrible de ma vie. Un anti-contes de fées qui prit fin avec la phrase "il était une fois". Mon Dieu, comment suis-je censée vivre sans les livres de Pierre ?! »

Mais Dieu ne montra pas plus d'enthousiasme pour répondre à Lucie que la dernière fois. Un peu comme quand un message est marqué « vu » mais reste sans réponse. Par contre, les actions de Pierre ne restèrent, elles, pas sans réponse...

« Je méprise ces fans nouveau-nés... Ces nouveaux "Pierre-iens" qui ne font que suivre la tendance » écrit Lucie. « Tout ce qu'il leur faut, c'est que quelqu'un meure, et déjà ils précipitent dessus ! C'est dégoûtant ! »

Cela dit, l'indignation de Lucie ne dura pas plus longtemps qu'un week-end, puisque elle passa très rapidement au déchiffrement d'un nouveau message codé qu'elle avait découvert dans le livre de Pierre, et oublia tout le monde. Des gens qui aimaient Pierre, qui parlaient de Pierre, qui défendaient Pierre, qui étaient fous de Pierre mais qui, malheureusement pour Pierre, n'avaient pour la plupart pas lu ses livres du tout.



À la Dame de Fer et la Golden Girl

3. 35. 18. 39

### ***V. Un code pour un code***

« Et nous voilà arrivés. » Dante s'arrêta devant un immeuble de quatorze étages,<sup>22</sup> « Hotello ! »—l'auberge de Shakespeare, avec service, chambres et personnel impeccables. Bref, un vrai paradis.

<sup>22</sup> L'auteur sait précisément que personne ne prêtera attention à la corrélation entre les 14 étages de l'hôtel et les 14 vers des sonnets de Shakespeare. Voilà pourquoi il doit écrire tout ceci sous forme de scholie, mais en même temps il faut reconnaître ici que l'auteur n'avait aucune raison de frimer et de créer une telle allusion.



« Un véritable Paradis en Enfer. Comme dans le prospectus, non ? » sourit Pierre, se rappelant qu'il y avait des verbes bien plus importants que « sourire ». « S'intéresser », par exemple—et vais-je bientôt perdre ce paradis ?

« Jusqu'à ce que le Comité infernal de Méphistophélès ne décide la question de si vous existez ou non. Et Dieu seul sait quand ce sera décidé. Alors en attendant, *enjoy hell* ! Il est temps que je retourne à l'entrée. Nous attendons Vargas Llosa d'un moment à l'autre... et puisque *de mortuis nil nisi bonum*,<sup>23</sup> je dois d'abord lire ses livres... »

Pierre n'était pas particulièrement épris de phrases en latin. Mais il ignorait que les phrases de Dante ne cachaient pas de grandes idées, et que ce dernier ne les prononçait qu'afin de rendre ce roman plus sérieux (ou plutôt ses scholies). Il hocha donc la tête en réaction à cette dernière phrase avec le sourire absolument neutre qu'adoptent les gens quand ils n'ont pas compris leur interlocuteur mais ne veulent pas le révéler pour une raison ou une autre. Quant à Dante, il n'avait pas le temps de penser à toutes ces pensées. Il était si pressé qu'il n'attendit même pas que Pierre cligne des yeux pour disparaître. Il disparut donc en moins d'un clin d'œil—comme la 25<sup>e</sup> image d'une seconde.

La disparition de Dante causa l'émergence d'un tsunami à la ponctuation étroite dans l'esprit de Pierre. Après avoir réfléchi à la question de si oui ou non il devait y réfléchir, il prit enfin la banale décision tout à fait caractéristique de quelqu'un qui se trouve devant une porte ouverte.

Il entra.

« Bienvenue à notre hôtel ! J'espère que votre séjour y sera crâne-fortable ! Ha ha ! » entendit Pierre dire d'une voix joyeuse en entrant. « Je suis par ici, ici. Mais je préfère vous prévenir que je n'aime pas quand les gens se moquent de mon apparence. »

<sup>23</sup> En latin, « On ne doit que dire du bien des morts ». Et puisque le latin est aussi une langue morte, l'auteur maintient un silence magnanime.

La voix venait de la réception et appartenait à un ex-être humain qui, malgré le fait qu'il lui manquait la langue, n'arrêtait pas de parler.

« Si ça continue comme ça, je vais complètement perdre ma capacité d'être surpris » se dit Pierre. « Me voici en train de parler à un crâne, et cela me semble déjà normal, comme quand on règle son réveil pour sonner cinq minutes plus tôt que nécessaire afin de pouvoir dormir encore cinq minutes après s'être réveillé. »

« Bonjour, je m'appelle Yorick et je suis un crâne... Ha ha... Comme chez "Alcooliques anonymes"... "Bonjour Yorick !" » dit le crâne en pointant ses orbites vides vers Pierre. « Bienvenue. Avez-vous une réservation ?... J'ai une excellente chambre pour vous avec vue sur Desdémone... Une bonne chambre gratuite... Une fois... Qui propose plus ?... Deux fois... Hé ! Vous, le jeune homme là-bas ! Que me proposeriez-vous pour une magnifique chambre gratuite ? La moitié de votre royaume ? Ha ha ha... J'aime votre sens de l'humour. Vous allez vous plaire ici. Voici vos clefs... Reposez-vous bien. *Have a Rest in ... Peace!*<sup>24</sup> Et n'oubliez pas de dire votre prière ce soir avant de vous coucher... »

Pierre se dirigeait vers l'ascenseur lorsqu'il entendit la même voix l'appeler de la réception.

« Je ne peux pas répondre au téléphone, alors s'il vous faut quelque chose, venez me voir. Inutile de vous tuer au téléphone en essayant d'appeler la réception ! Ha ha... »

<sup>24</sup> A.K.A—R.I.P

A.K.A—*Also Known As*

*Also known as*—(en anglais) Également connu sous le nom...



À la Dame de Fer et la Golden Girl

3. 35. 18. 39

« Ceux qui se couchent très tard sont leur propre ennemi juré. »

« Memento Moriarti », 2008, Pierre Sonage

Lucie eut non seulement une nuit blanche mais également une insomnie assez colorée, car elle avait cherché désespérément à déchiffrer le message codé de Pierre, bien plus que lui-même aurait pu se l'imaginer. À la recherche d'indices, elle avait relu le livre en entier avant de trouver le 35<sup>e</sup> mot de la troisième page, mais en lisant l'interjection « ah » elle comprit qu'il s'agissait d'une fausse piste. Elle considéra plus tard Margaret Thatcher, se rappela la légende de la fille du roi Midas, et tenta en vain de comprendre la signification d'un sac dessiné dans le coin de la page, mais aucune de ces versions ne l'amena à faire une découverte similaire à celle de Schliemann.

En général, ces casse-têtes, messages codés, devinettes et éléments de roman détective étaient typiques du style principal de Pierre. Chacun de ses livres présentait

un enchevêtrement si énorme et si intense que l'épée de Damoclès demeurait constamment suspendue par le fil d'Ariane au-dessus de la tête du personnage principal. Le sens de la déduction de Sherlock Holmes ne figurait pas dans ses livres, grâce auquel le détective élucidait le crime dès le début et faisait durer son enquête le temps de l'histoire, expliquant toute l'affaire dans un discours triomphant à la fin du livre. Pas plus que les méthodes d'Hercule Poirot et celles de Miss Marple, ce qui signifiait devoir cacher l'identité du meurtrier jusqu'à la dernière page, qui révélait enfin que c'était le médecin. Les personnages de Pierre étaient des détectives modernes—ils réfléchissaient en même temps que le lecteur, et n'attendaient pas la dernière page pour annoncer que l'affaire avait été résolue par hasard en apercevant un cheveu qui dépassait du sac d'un passant.

Lucie savait donc que la clef de l'affaire se cachait quelque part, derrière chaque mot, mais son cerveau ne voulait clairement pas se rapprocher trop près de son cœur, et s'obstinait à rejeter le jeu dans lequel Pierre essayait d'entraîner Lucie.

Mais il y eut un moment lorsque Lucie tenta d'entraîner Pierre dans son propre jeu. C'était lors du lancement de son troisième livre—« La vie comme un film ». Lucie elle aussi essayait de rendre sa vie plus cinématographique. Bien entendu, créer une boîte mail anonyme et envoyer un message à son auteur préféré lui semblait être un divertissement assez banal et enfantin, mais Lucie croyait en une vérité très simple : peu importe si nous sommes célèbres, débordés et même arrogants, personne ne résiste à la curiosité. Et Lucie décida donc d'attaquer cette curiosité avec tout son arsenal lexicque :

***Bonjour Pierre,***

***Vous me connaissez et vous ne me connaissez pas. Mais je sais beaucoup de choses sur vous. Je sais que lorsque vous marchez dans la rue, vous essayez de ne pas marcher sur les lignes entre les pavés. Je sais qu'après avoir quitté votre maison, vous revenez immédiatement sur vos pas pour vérifier si vous l'aviez effectivement fermée à clef. Je sais que lorsque vous vous trouvez dans une voiture, vous observez les gens par les fenêtres. Je sais qu'avant de prononcer un discours, vous passez toute la nuit à l'apprendre par cœur et faites ensuite semblant d'improviser à votre public. Je sais que vous ne savez pas comment je sais tant de choses, et je sais aussi que Socrate savait qu'il ne savait rien.***

***Vous me connaissez et vous ne me connaissez pas. Je suis partout et nulle part en même temps.***

***Je suis votre ombre.***

***Bien à vous, Lu.***

***P.S. Pourriez-vous me dire pourquoi l'on considère toujours que le meilleur moyen de sauver sa vie lors des moments-clefs d'un livre est de perdre connaissance ?***

La lettre fonctionna à merveille. Tout d'abord parce qu'elle était différente des autres lettres dont les louanges surexcitées envoyaient Pierre au septième ciel—presque à la hauteur des dieux. Deuxièmement, elle ne ressemblait en rien à ces lettres que lui envoyaient en règle générale des écrivains en herbe, lui demandant de louer leurs romans médiocres. La lettre de Lucie était également différente de celles rédigées par des lecteurs outrés, qui comparaient les livres de Pierre à des amas de papier démunis de toute valeur littéraire. (« Votre dernière œuvre est idéale. Elle se coince parfaitement entre le plancher et le pied de mon lit, qui ne branle plus. ») Et finalement, c'était une lettre qui lui posait un défi, à lui, au maître des propos chiffrés. Un duel est toujours très ennuyant lorsqu'un seul des deux se bat, et voici pourquoi :

***Bonjour Lu,***

***Si vous vouliez garder l'anonymat, vous auriez dû dire plus de choses sur vous-même. En parlant de moi, vous vous êtes essentiellement démasquée, puisque mes livres ont toujours cet effet sur les gens. Vous êtes une jeune femme, d'environ vingt, vingt-deux ans, vous habitez l'immeuble en face. Très probablement au 7<sup>e</sup> étage. Vous m'observez grâce à quelque chose—à priori, je m'y risque, avec des jumelles. Je pourrais tout de suite découvrir votre nom, mais je ne le veux pas.***

***C'est bien mieux ainsi.***

***P.S. Je m'intéresse également à la question de savoir comment une personne inconsciente arrive à nager des douzaines de mètres et à se réveiller le matin saine et sauve sur la plage.***

Lucie fut très surprise d'avoir été démasquée si rapidement. Elle en était même un peu vexée. Et puis Pierre semblait si confiant, si content de lui-même—une attitude que Lucie détestait depuis son enfance. Voilà donc pourquoi elle perdit tout

intérêt pour le mystère et ne répondit plus. Pierre ne lui envoya pas non plus des milliers de messages. Par conséquent, la façon dont il avait réussi à identifier Lucie reste un secret jusqu'à ce jour, puisqu'après cette correspondance leurs relations prirent une forme plus traditionnelle—dédicacer des livres et écouter des blagues préparées à l'avance...

« Ce message codé doit également être une espèce de revanche pour ce jeu inachevé » se dit Lucie, même si personne ne l'empêchait de dire des choses tout haut (l'auteur, par exemple). « Si la vie était comme un film, j'aurais déjà dû remarquer quelque chose, quelque chose en lien avec le message codé. Ensuite, grâce à cette heureuse coïncidence, mon cerveau se serait illuminé, une mélodie joyeuse se serait mise à jouer, et j'aurais dû tout résoudre en dix secondes. Mais le vrai problème, c'est que la vie n'est pas comme un film. »

Lucie bâilla et regarda l'heure. L'horloge indiquait 6:14. Et d'un coup, elle devina tout :

« 3:35 ! 18:39 ! L'heure ! »

Cependant, aucune musique ne s'est mise à jouer dans la tête de Lucie comme dans les films. Et elle réalisa à peine une minute plus tard qu'il s'agissait purement d'un cliché. Fausse alerte. Les aiguilles de l'horloge n'avaient rien à avoir avec du fer—sans même parler d'or.

« Il est vraiment l'heure de se coucher » dit Lucie en bâillant à nouveau pour renforcer cette idée. Elle regarda à nouveau l'horloge. « J'en doute, mais la solution de cette devinette pourrait me venir en rêve... »

Et elle était sur le point de se lever lorsqu'une autre idée lui frappa la tête comme Charlotte Corday.<sup>25</sup>

<sup>25</sup> Charlotte Corday—l'assassin de Jean-Paul Marat—la victime de Charlotte Corday.

« En rêve ! L'or ! Le fer ! Dieu, que je suis idiote ! » Eut-elle été dans son bain, elle en serait sortie d'un saut—« Euréka, Watson ! Euréka ! Mais c'est élémentaire ! É-lé-men-taire ! »<sup>26</sup>

\*\*\*

Le couloir du 3<sup>e</sup> était complètement désert.

« J'aime les couloirs vides—ils sont faciles à imaginer, et ne requièrent aucune description détaillée » pensa Pierre. « Chaque lecteur s'imaginera sa version d'un couloir vide, et il est parfaitement inutile d'ajouter des détails comme une bande violette sur le papier peint ou d'indiquer que chaque porte s'ouvre de l'intérieur vers l'extérieur, et non pas le contraire. »

Malgré cette indifférence littéraire, Pierre fut bientôt certain que les choses ne sont pas écrites dans les livres pour rien. Il en fut convaincu lorsqu'il essaya d'entrer dans sa chambre et que la porte heurta soudain son nez, simplement car ces portes s'ouvraient de l'intérieur vers l'extérieur, et non pas le contraire. Cela dit, bien plus important fut le fait qu'à cause de ce coup sur le nez, Pierre ne réussit qu'à saisir un bref aperçu de la personne qui, dissimulée sous une capuche, se précipita hors de sa chambre et vers l'escalier sans lui demander pardon.

À de pareils instants, la décision la plus idiote que quelqu'un puisse prendre est de commencer à crier d'une voix angoissée « Hé ! Vous ! Arrêtez-vous ! » Tout d'abord parce qu'une personne qui s'enfuit masquée sous une capuche ne n'accéderait qu'avec très peu d'enthousiasme à une telle requête, mais aussi parce que pousser un tel cri vous maintient figé sur place jusqu'à ce que la brillante idée vous vienne de poursuivre cette personne afin de l'arrêter vous-même.

Mais les pensées de Pierre n'allèrent pas si loin. Il ne réussit qu'à penser au fait que, si une personne s'enfuit, elle doit avoir une bonne raison pour le faire, et à décider de s'enquérir auprès de la personne elle-même afin de découvrir cette

<sup>26</sup> Le très respectable D.I. Mendeleïev déclara avoir vu son système périodique et pas-si-élémentaire des éléments dans ses rêves. Mais oui, bien sûr... (Note d'un auteur sceptique.)

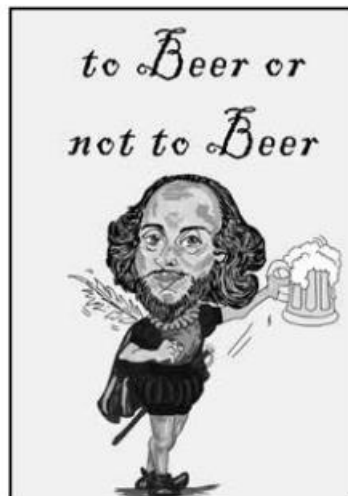
raison. Mais sa course-poursuite fut aussi brève qu'un éternuement : dès que Pierre fut sur le point de rattraper le fuyard et de le saisir, les lumières s'éteignirent et le couloir fut complètement plongé dans le noir le plus complet.

Les lumières se rallumèrent rapidement. Au moment précis où Pierre réalisa avec certitude qu'aucune obscurité ne peut vous empêcher de vous fourrer le doigt dans l'œil. Satisfait d'avoir brisé ce cliché, il regarda tout autour de lui et comprit qu'il était revenu à la case de départ.

Le couloir du 3<sup>e</sup> était complètement désert...

\*\*\*

...La chambre d'hôtel fut finalement si médiocre que Pierre se mit à avoir des doutes concernant l'imagination de Shakespeare. Il ne s'était pas non plus imaginé trouver Desdémone étranglée dans son lit, mais un design si banal ne correspondait pas à ses attentes. La seule chose qui rappelait Shakespeare dans cette chambre était une affiche accrochée au-dessus du mini-bar qui disait « *to Beer or not to Beer* ».



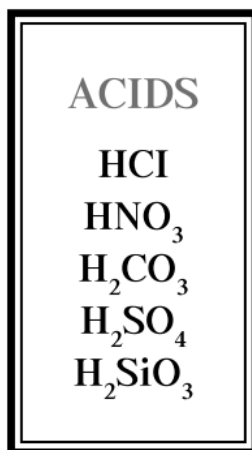
Le premier coup d'œil suffisait pour savoir que la chambre n'avait aucun lien avec l'histoire et qu'elle refusait catégoriquement d'occuper plus d'un paragraphe



du roman. Et puis de toute façon, plus il y aurait eu de choses dans la pièce pour attirer son attention, plus Pierre aurait mis de temps avant de remarquer le miroir et les inscriptions qui y figuraient ainsi qu'une lettre laissée sur la table, éléments qui avaient attendu le cinquième chapitre pour lancer cette affaire complexe.

Pierre tenta une fois de plus de reconstituer le visage de la personne qui s'était enfuie de sa chambre comme une espèce de Forrest Gump en y laissant ce message, mais il réalisa très vite que toutes ses tentatives étaient autant vouées à l'échec que ces phrases étaient étirées jusqu'à la longueur d'un paragraphe, et il se tourna donc tout de suite vers le message que l'inconnu lui avait laissé.

Il y avait en fait deux messages, mais les deux étaient aussi incompréhensibles que les quinze minutes de générique de fin qui complètent les films hollywoodiens :



1. L'inscription sur le miroir contenait une si forte dose de substances chimiques qu'elle empoisonna l'esprit de Pierre et le poussa à passer au deuxième message en suivant une réaction en chaîne.

2. Un message laissé par une personne inconnue qui, après une première lecture, semblait bien plus étrange que ne l'aurait été appeler quelqu'un à quatre heures du matin pour lui demander « Est-ce que je vous réveille ? » En d'autres

termes, il ressemblait à une espèce de Babylone littéraire dans laquelle les maximes prosaïques étaient agitées dans le plus grand désordre.

### ***Décommandement***

1) *Ne pas écrire de livres épais. Ne pas écrire plus que—ce qui pourrait être lu en une nuit.*

2) *Ne pas devenir l'auteur d'un unique ouvrage.*

3) *Apprendre à placer un point à la ligne au bon moment.*

4) *Lire plus—écrire moins—sinon tu écriras beaucoup et très peu de gens le liront.*

5) *Respecte ton lecteur. Ne fais pas semblant d'avoir la science infuse.*

6) *N'utilise pas de points de suspension partout...*

*—c'est inutilement sentimental*

7) *Ne tue pas le « Mockingbird ».*

8) *Pas de plagiat.*

9) *« Commence tes phrases par des guillemets—Les lecteurs sont toujours heureux de voir un dialogue.*

10) *Obéis à ces neuf lois sans discuter*

« Alors, le génie ? » cria Pierre, plus pour permettre à l'auteur d'éviter l'utilisation répétée de l'expression « se dit ». « Vous aimez les casse-têtes, non ? Alors tenez, amusez-vous avec cette Pierre de Rosette ! »

Franchement, Pierre ne savait pas du tout pourquoi il avait pensé qu'il pouvait s'agir d'un message codé. Peut-être parce que son cerveau était réglé comme ça, ou peut-être parce que des inconnus à capuche n'écrivent pas des formules de chimie sur les miroirs des gens par hasard...

...Il s'ensuit trois longues heures, pour seuls résultats tangibles vingt-huit feuilles de papier jetées à la poubelle et un bic au bout mâché. C'était plus douloureux que ne l'avait été Waterloo pour Napoléon, plus tragique que le rendez-vous peu romantique entre le « Titanic » et l'iceberg, et Pierre semblait plus enflammé que le « Hindenburg » lorsqu'il s'est écrasé...

*(L'auteur comprend ici que Pierre ne comprend rien, et puisque cela va à l'encontre des intérêts de ce livre, il est temps pour Pierre de rencontrer quelqu'un de plus intelligent.)*

...Et pendant que Pierre Sonage, afin d'oublier son échec, s'amusait avec des raccourcis historiques et l'auteur avec des jeux de mots—quelqu'un frappa à la porte. Si la vie était comme un feuilleton à la télé, ceci aurait été la fin du 200-quelque-chose-ième épisode, mais puisque la vie et surtout l'au-delà ne sont pas comme un feuilleton, Pierre se comporta d'une façon tout à fait banale pour un homme près d'une porte à laquelle on venait de frapper.

Il se leva et alla l'ouvrir.

L'homme qui se tenait devant la porte était, selon l'auteur, exactement l'homme qu'il fallait à Pierre en cet instant.

« Arthur Conan Doyle ?! » Il en croyait ses yeux, mais voulut néanmoins qu'on le lui confirme.

« Sir... Sir Arthur Ignatius Conan Doyle » le corrigea l'homme avec une certaine fierté et entra dans la chambre sans rien demander. « Je crois qu'il est temps de faire appel à l'artillerie lourde dans cette affaire. »

« La fin du 200-quelque-chose-ième épisode » se dit Pierre.